

—Epouses-tu ? demanda-t-elle brusquement.

—Oui, dès que le père aura décidé sa fille... ce qui ne sera pas long. J'ai suivi de point en point tes instructions. Sapristi ! il était temps.

—Comment cela ?

—Tu avais raison en disant que le père allait se tuer... suicide qui aurait tout rendu impossible. Si j'étais arrivé deux heures plus tard, Faustol était mort.

—Oh ! ce n'est que partie remise, appuya Nicole.

—Hein ! fit le docteur.

—Dame ! son coup de pistolet eût fait voler la fille dans un tourbillon... et plus de conjugo. Tandis que, toi marié, il pourra se tuer à l'aise... on l'en priera même... adroitement.

—Mais alors, il n'aura plus de raison pour le faire... puisque mon union aura réparé tout le grabuge.

—Oui, à la condition que la fille n'apprenne jamais rien du passé... qu'elle ne sache pas que tu as endossé ce qui ne te regardait nullement.

—Alors, tu penses qu'il faudra le lui faire savoir ?

—Parbleu ! ce n'est pas la peine d'épouser, si la succession de Faustol ne s'ouvre pas au plus vite après le mariage.

Perrier se mit à rire.

—Pourquoi ris-tu ? demanda Nicole.

—Parce que la même idée m'est venue qu'à toi et que j'ai pensé à me mettre de côté une poire pour la soif.

—Quelle poire.

—Un aveu écrit et signé de la main de Faustol. Comptant s'expédier aujourd'hui, notre millionnaire avait passé la nuit à adresser des lettres d'adieux à différentes personnes du pays... Ces lettres je les ai brûlées pour ainsi dire devant lui... sauf, une, adressée au juge de paix de Charmes, que j'ai eu l'idée d'empocher. Tiens, la voici... ou plutôt les voici, car il m'en avait aussi écrit une, contenté sans doute mes honoraires, qu'il m'avait remise un peu avant que je lui jouasse ma comédie.

La Cardoze ouvrit les deux lettres. Comme l'avait prévu le docteur, la sienne, avec une vingtaine de lignes, contenait trois billets de mille francs.

Elle lut avidement la teneur de chaque écrit.

—Voilà deux jolis pétards à faire jouer quand il en sera temps... Epouse sans crainte... les millions sont à nous, dit-elle en fourrant les lettres dans son corsage.

Deux semaines après, Perrier devenait le mari de Mlle Faustol, au grand étonnement de la Bédache, qui murmurait en sortant de l'église :

—C'est pourtant vrai qu'il se marie, ce finaud-là... et la belle fille n'en dit rien !... Après tout, c'est son affaire et non la mienne... la mienne est de toucher mes deux cent mille francs.

Albert avait d'autant plus facilement obtenu le consentement de sa fille à ce mariage nécessaire, que la pauvre Amélie avait naïvement attribué l'affreuse secousse morale qui, en douze heures, avait fait un vieillard de son père, au désespoir causé par l'annonce de la vérité.

—Pauvre père, que tu as dû souffrir durant la triste nuit qui a suivi le premier aveu que tu as reçu de M. Perrier ? avait-elle dit en couvrant de baisers les cheveux blancs de Faustol, quand celui-ci, après le départ du docteur, était venu la retrouver dans sa chambre pour la décider à ce mariage.

Pour toute réponse, Albert avait longuement pressé sa fille sur son cœur en versant de silencieuses larmes. Le courage de parler lui manquait et, dans sa conscience d'honnête homme, une

sorte de honte le faisait hésiter à profiter de ce qu'il croyait être, de la part du docteur, un généreux sacrifice.

Cette douloureuse et muette attitude de son père avait été interprétée par Amélie comme une pénible hésitation qu'il éprouvait à raviver son chagrin en reparlant de la confession du médecin. Aussi, d'elle-même, devant tout retour sur le passé, elle se pendit au cou d'Albert, et, entre deux baisers, elle lui murmura tout bas :

—Qui sait ? peut-être serai-je heureuse.

—Tu consens donc à l'épouser ? s'écria Faustol avec un élan d'inexprimable joie.

La jeune fille sourit tristement à ce transport paternel et reprit doucement :

—Oui, j'y consens pour vous deux.

—Pour nous deux ? répéta Albert.

—Oui, pour toi que mon refus ferait mourir de chagrin et pour...

Mlle Faustol n'acheva pas sa phrase, mais elle rougit et son regard s'abaissa.

Si, pour Amélie, le docteur était un misérable, il n'en était pas de même pour le reconnaissant millionnaire qui voyait en lui un sauveur. Il entama donc l'éloge de Perrier.

—Il est jeune... riche, ce n'est pas l'intérêt qui a dicté sa conduite... son plus grand tort est de t'avoir aimée jusqu'au crime...

—Oh ! père ! interrompit Amélie d'un ton suppliant auquel se mêlait un accent de dégoût pour l'homme qui l'avait perdue.

—Ne lui pardonneras-tu donc jamais, mon enfant ? Ne crois-tu pas pouvoir oublier ?

—Oublier ! Non... je ne pense pas que je puisse oublier. Quant au pardon, je l'accorderai devant Dieu, au pied de l'autel, le jour du mariage.

—Et quel sera ce jour, Amélie ?

—Décidez en, mon père.

Quand, le lendemain, Perrier, revenu chez Faustol, s'était présenté devant elle, la jeune fille lui avait simplement dit :

—J'accepte le nom que vous m'avez offert pour mon enfant.

C'est ainsi que s'était fait ce mariage qui stupéfiait si grandement la Bédache au sortir de la cérémonie à laquelle la Cardoze n'avait pas paru.

Le jour même de la célébration, le docteur, sous prétexte d'aller remercier François de l'hospitalité qu'elle lui avait donnée, avait couru à la petite maison pour y retrouver Nicole.

—Tu n'es pas venu à l'église ? dit-il.

—Bah ! fit-elle, à quoi bon ? tu n'en es ni mieux ni plus mal marié, n'est-il pas vrai ?

—Hélas ! oui, je suis marié... et bien marié, soupira le jeune homme.

—Donc je partirai ce soir, reprit-elle tranquillement.

—Tu me quittes !

—Crois-tu donc que je vais rester ici... où tout se saurait vite... et en tête-à-tête avec cette guenon qui nous loge... Oui, je vais décamper et promptement encore.

Perrier la saisit au poignet et, avec un commencement de colère, il gronda :

—Ainsi tu ne m'as fait épouser cette fille que pour être débarrassée de moi, et, à présent que j'ai eu la folie de t'obéir, tu m'abandonnes.

La Cardoze haussa dédaigneusement les épaules.

—Niais... dit-elle.